

## POUR L'HEURE DU CONTE

10

## COUCOU ! COUCOU !

*Ce fut une plume qui délia les langues autour de l'abreuvoir des oiseaux. Une simple plume d'un gris bleuté. Elle flotte sur la petite mare où quelques passereaux se désaltèrent.*

— *Avez-vous vu ? dit le pinson en sautillant.*

— *Oh ! fait la pie, perchée sur une branche voisine, le coucou est arrivé.*

— *Le coucou est arrivé ? Le coucou est arrivé ? répètent d'un air inquiet les oiseaux qui descendent des arbres et s'approchent pour regarder de plus près la plume cendrée ; méfions-nous, il va bientôt visiter les nids.*

*Le moineau ne se tourmente pas :*

— *Mon nid n'est pas assez confortable pour « monsieur coucou », mes moinillons sont élevés à la dure, sous les tuiles d'un toit !*

*Le roitelet et le rouge-gorge se montrent insouciant :*

— *Il est rare que « madame coucou » vienne pondre chez nous, nos demeures sont tellement petites !*

— *Cela nous est déjà arrivé, répliquent les bergeronnettes et les pinsons, méfions-nous !*

— *C'est bien ennuyeux, ajoutent les jolies mésanges et les fauvettes, mais nos nids sont particulièrement choisis... Enfin, pourquoi les coucous n'élèvent-ils pas leurs enfants ?*

— *Ce sont des paresseux, jacasse la pie, des paresseux ! Ils chantent, ils se promènent...*

— *Coucou ! Coucou ! entendent-ils soudain.*

— *Tiens, il est là, sur la branche voisine. Bonjour ! Nous parlions justement de toi.*

— *Ah ! fait l'oiseau.*

— *Nous disions, reprend la pie, que tu es un paresseux et que tu n'as même pas le courage d'élever tes enfants ; tu vas pondre dans les nids des autres oiseaux !*

— *Paresseux, proteste le coucou, c'est vite dit ! Sais-tu que c'est moi qui prépare l'éclosion du printemps dans les bois, et que, sans moi, vous n'auriez plus de forêt, plus d'arbres pour accrocher vos nids ?*

— *Comment cela ?*

— *Sais-tu que je cours du matin au soir pour dévorer les chenilles voraces ?*

— *Oh ! répondent les fauvettes et les mésanges, nous aussi nous détruisons des chenilles et nous ne faisons pas tant d'histoires ! Cela ne nous empêche pas de prendre soin de nos petits.*

— *Désirez-vous que je disparaisse ? demande le coucou impatienté. Je parie que vous me rappellerez. Je vais quitter ce bois et partir dans la forêt voisine.*

— *Bon débarras ! conclut la pie.*

*Ainsi fut fait. Tous les oiseaux se réjouirent.*

*Bientôt apparurent sur le sol quelques chenilles « processionnaires » puis encore... puis encore... C'est très drôle de voir leur longue file ininterrompue : il y en a une qui conduit la bande, les autres suivent, la tête contre la queue de la précédente ; on dirait un long ruban qui ondule et avance... on n'en voit pas la fin !*

*Ce qui est moins drôle, c'est qu'elles détruisent tout sur leur passage.*

*La mésange en cueille une du bout du bec. Elle essaye de l'avalier :*

— *Elle est trop grosse, dit-elle en s'étranglant, et ses poils irritent le gosier, cela pique comme une feuille d'ortie. Pouah !*

*La fauvette essaye à son tour. D'autres mangeurs de chenilles, s'y attaquent. Rien à faire. Ils ne peuvent absorber cette espèce malfaisante.*

— *Bah ! Laissons-les à terre, construisons nos nids !*

*Quand les petits furent éclos, ils tendirent le cou hors de leur berceau pour voir les environs et ils s'amuserent fort en apercevant des chenilles « arpeuteuses » qui descendaient de branche en branche au bout d'un fil, puis remontaient à l'aide de ce même fil comme des gymnastes suspendus à une corde à nœuds.*

*Il y eut une chenille, dix chenilles, cent chenilles se balançant ou se posant sur les feuilles pour les dévorer.*

*Les mamans oiseaux s'inquiètent :*

— *Les arbres n'ont plus de feuilles, où cacher nos nids ?*

*Les chênes et les ormes, minés par les bestioles maudites, dépérissent... Enfin, les chenilles disparaissent.*

— *On n'en voit plus, cria le pinson, nous sommes sauvés !*

*Ils ne se doutaient pas qu'elles étaient devenues papillons et que les femelles pondaient inlassablement sous les feuilles et sous l'écorce des arbres.*

*L'année suivante... Ah ! L'année suivante ! quel désastre !*

*D'abord, au printemps :*

— *Avez-vous vu, dirent les passereaux, ces espèces de poches transparentes qui pendent aux rameaux ?*

*Qu'est-ce que c'est ?*

*Ils le surent bientôt. Dans l'intérieur de ces légers réseaux, se mirent à grouiller des milliers de chenilles qui se répandirent partout : sur les branches, sur les buissons, sur le sol. Leur appétit incroyable faisait tout disparaître : bourgeons, feuilles, fleurs et tendres ramures. Ah ! mes amis, quel appétit ! Et comment les détruire ?*

— *Le coucou les mangeait, dit timidement une fauvette.*

*L'année suivante, quand les passereaux se présentèrent au printemps le petit bois était lamentable : arbres morts, fourrés sans feuilles et sans bourgeons. Peu d'herbe, pas de fleurs. Seules, des processions de chenilles essayaient de vivre sur le peu qui restait...*

— *Nous n'avons plus d'abris, disent les oiseaux. Partons dans la forêt voisine.*

— *Nous allons y retrouver le coucou !*

— *C'est vrai, mais comment faire ? Il n'y a que lui qui nous délivre des chenilles. Il est partout, à droite, à gauche. Il mange sans arrêt ces maudites bestioles ! Ce n'est pas un paresseux comme nous le pensions. On comprend qu'il n'ait pas le temps d'élever ses enfants : les travailleurs qui n'ont pas de demeure fixe sont bien obligés de les mettre en nourrice...*

— *Allons, nous accepterons de temps en temps un bébé-coucou dans notre nid.*

*Moyennant ce sacrifice, le petit monde emplumé put couvrir tranquillement à l'abri des feuilles préservées et des rameaux vigoureux. Les fleurs s'épanouirent dans l'herbe et les chenilles voraces disparurent dans le gosier du coucou qui poursuit sa tâche en chantant : coucou ! coucou !*

M.-L. VERT.



Jeune coucou nourri par un troglodyte